

HISTO-MONS



La lettre de l'Association Historique de Mons-en-Barœul

Correspondance : Association historique de Mons-en-Barœul - Fort de Mons-en-Barœul, rue de Normandie 59370 Mons-en-Barœul
Permanences au local le mercredi de 14h à 17h : Cour sud du Fort de Mons-en-Barœul - www.histo-mons.com - Tél : 06 11 61 38 48

ÉDITORIAL

LETTRE TRIMESTRIELLE - N°19 – JANVIER 2007

« 2007 : C'est fort ! »

L'association historique possède de nombreux témoignages du passé monsois. Les récents travaux de réfection de la cour du Fort ont mis à jour plusieurs vestiges qui ont pu ainsi trouver un havre accueillant. Heureusement la maquette du Fort devrait trouver un autre emplacement, sans doute dans la cour rénovée, car le local devient de plus en plus exigü. Les vitrines se sont vite remplies grâce aux dons et aux prêts multiples. À ces objets s'ajoute une quantité phénoménale de documents conservés sous forme numérique. Si le but premier était de préserver un maximum de ces trésors, nous envisageons de pouvoir leur donner un avenir.

L'idée d'un « Espace adapté » commence à germer. La réflexion étant de pouvoir le réaliser sous une forme moderne et alléchante. Rien de poussiéreux, plutôt un éclairage vivant sur l'apport des générations passées. Et comme nous l'expliquons si souvent, un désir d'impliquer les enfants et les scolaires, avec ce souhait d'une liaison entre les âges. Comme le dit si bien Anne-Marie Delpierre, notre secrétaire : « Soyons les passeurs de mémoire ». En ce début d'année ce sont les vœux que nous formons.



Nous aurons l'occasion d'amplifier cette volonté avec les deux thèmes de cette année : « 2007 : C'est fort » qui comportera plusieurs temps importants, consacrés au Fort de Mons-en-Barœul, dont le Son et Lumière dans le jardin de Thalie et les Journées du Patrimoine qui deviendront en septembre les Soirées du Patrimoine. En mai, l'exposition sur le littoral « Pagnerre à la mer » sera un prolongement naturel à la gloire de cet architecte. Bonne année « intense » à tous !

Jacques Desbarbieux, président



Le nouveau Conseil d'administration, élu lors de l'assemblée générale du 22 octobre, comporte 11 membres plus 7 invités. Les voici réunis le mardi 7 novembre, avec de gauche à droite : Anne-Marie Delpierre (Secrétaire), Simonne Lemaître (Permanence au local), Sonya Prouvost, Didier Bataille, Christelle Gréville (Secrétaire-adjointe), Yvon Spriet, Bernard Jumelle, Jean-Pierre Daerden, Daniel Verley (Vice-président), Gérard Logez. Ne sont pas sur les clichés Annie Beaurenaud (Vice-présidente), Claude Coquelet, Xavier Lavallart, Yves Icart, Gérard Prouvost (Trésorier), Anne-Marie Verley (Trésorière-adjointe), Alain Moret (Webmaster) et Jacques Desbarbieux (Président).

Si vous possédez des objets, cartes, photos, lettres ou autres documents, que vous souhaiteriez préserver pour les générations futures, n'hésitez pas à nous les confier

Si l'usine Delebart-Mallet de Mons-en-Barœul m'était contée (1)

Voici le début du texte que nous a adressé Robert Taymans, suite à l'article, concernant l'usine Delebart-Mallet de Mons-en-Barœul, paru dans la revue municipale « Mons et Vous ».

C'était une filature appartenant au groupe Delebart-Mallet. À son apogée, il comprenait dix usines travaillant principalement le coton. La filature et retorderie de Loos-lez-Lille fut reconstruite après avoir brûlé en partie en 1940, lorsqu'elle avait servi de bastion de résistance face à l'invasion allemande. Les bâtiments ont fait place de nos jours à un centre commercial. La filature d'Esquermes à Lille, sise à l'angle du boulevard Montebello et de la rue des Stations, est aujourd'hui reconvertie en immeubles d'habitation et de bureaux. La filature et retorderie de Mons-en-Barœul a fait place aux ateliers Peugeot. La filature de la rue Chanzy à Hellemmes fut détruite par des bombardements pendant la seconde guerre mondiale. La retorderie d'Hellemmes a également fait place à des immeubles. Elle était voisine de la Busetterie d'Hellemmes, démolie. On y fabriquait les tubes de papier pour supporter le fil de La Cotonnière d'Hellemmes rue Salengro, plus connue sous le nom « Les Anglais », souvent confondue avec la Cotonnière de Fives construite, elle, à La Madeleine. Allez donc savoir ! Les bâtiments existent toujours, mais cette usine a connu une fin de vie difficile. Une filature à Fraismarais, près de Douai, construite en 1952, est aujourd'hui reconvertie en hôtel d'entreprises. Un tissage et une unité de tricotage à St Quentin sont devenus une supérette. En somme une version actualisée de grandeur et décadence.

Dire que ce groupe avait fait place dans son capital à la *Fine Spinners and Doublers* de Manchester est une façon de voir les choses : ce sont les audits de la FSD qui contrôlaient Delebart-Mallet et modelaient les états majors. Plus tard le groupe anglais *Courtauds* achètera la FSD ainsi que la *Lancashire Cotton* et devint ainsi propriétaire des usines Delebart-Mallet. Mais la filature de Mons-en-Barœul était déjà disparue car elle ne correspondait plus aux critères de productivité de 1950.

C'était une filature de coton, une usine traditionnelle de l'époque. Les machines étaient réparties sur cinq niveaux. Au rez-de-chaussée, la préparation qui comme son nom l'indique préparait le coton brut pour le présenter sous forme de mèches. Au premier, second et troisième étages la filature proprement dite, transformait les mèches en fils. Enfin, au quatrième la retorderie qui retordait plusieurs fils pour les besoins du tissage. C'était une filature de coton peigné. À partir d'un coton brut venu d'Égypte, du Soudan ou de See Island dont certaines fibres mesuraient plus de 40 millimètres de long, cette usine fabriquait des filés fins, c'est-à-dire des filés dont un gramme contenait entre 180 et 300 mètres de fil ! Ces filés servaient principalement à confectionner des voiles et des dentelles.



La préparation du coton brut demandait plusieurs opérations réalisées par du matériel aux noms évocateurs. Le coton brut arrivait en « balles » d'environ 150 kilos de fibres de coton comprimées à la presse hydraulique afin d'en diminuer le volume. Dame, cette matière première arrivait par voie maritime de ces pays lointains. C'est le brise balles qui ouvrait grossièrement ces balles de coton comprimé de façon à en permettre le mélange réalisé à la main. Le mélange était nécessaire puisqu'il permettait d'obtenir un produit fini correspondant à certains standards à partir de cotons d'origines diverses et donc de coûts

différents. À l'époque, le profil se faisait grâce aux achats judicieux de cotons et à leur mélange. C'est donc sous forme de lambeaux de nappes épaisses que le coton était avalé par le batteur. Plusieurs volants munis de pointes d'acier et tournant à grande vitesse battaient les fibres pour les présenter en nappes d'environ 10 cm d'épaisseur enroulées sur elles-mêmes. Le batteur était la machine dangereuse par excellence. Les pointes d'acier, bien que protégées par des garants, ne pardonnaient pas aux mains et bras qui se risquaient de se promener près d'elles ; de plus le moindre morceau de métal mélangé aux fibres et projeté à grande vitesse engendrait des étincelles, lesquelles déclenchaient parfois des incendies.

À suivre...

MONS AVANT – MONS APRÈS – MONS AVANT – MONS APRÈS

L'estaminet « Au Chalet de l'An 40 »

Dans la longue liste des cafés monsois, nous n'avions pas encore de documents concernant l'estaminet « Au Chalet de l'An 40 ». Comme son nom l'indique, cet établissement était situé rue de l'An 40. Le nom des tenanciers *Loncke-Coussement* figure au-dessus de la porte d'entrée. Juste en dessous peint sur la vitre le numéro 41. Bien sûr les bières qui sont servies dans ce lieu sont celles de la Brasserie de Mons-en-Barœul. La grande enseigne est à la gloire de ce breuvage. Sur les fenêtres se trouvent des publicités pour « La blonde Cervoise » également brassée à Mons-en-Barœul. Les apéritifs comme le *Byrrh* et le *Dubonnet* sont aussi fort appréciés, comme le montrent les plaques publicitaires fixées sur les volets.

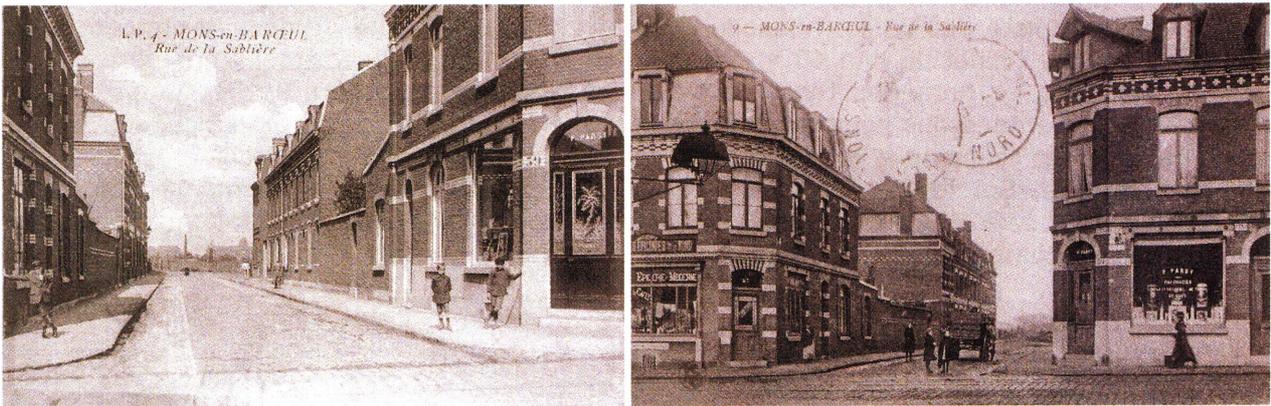


Sur les deux photos, on retrouve certains personnages et le même petit chien. La réparation effectuée sur la fenêtre du vasistas de la toiture permet de supposer que la vue de gauche est postérieure, mais il n'y aurait que peu d'écart entre les deux prises de vue. On connaît un autre café qui a porté le même nom « Au Chalet » mais celui-ci était situé rue Louis Braille. De ce fait l'appellation complète « Au Chalet de l'An 40 » était importante pour bien les distinguer. La concurrence entre les estaminets était importante, chaque buvette se fidélisait une clientèle. À cette époque, ces troquets étaient fréquemment le siège d'une association musicale, sportive ou colombophile. La photo ci-contre, montre la rue de l'An 40 actuellement. Quelques maisons conservent encore le caractère typique des constructions d'alors, dont une sur la gauche de la boulangerie, qui semble correspondre à l'ancien café.



MONS AVANT – MONS APRÈS – MONS AVANT – MONS APRÈS

La pharmacie de Paul Parsy, au n° 59 rue de Roubaix



Au début du siècle dernier, la pharmacie de Paul Achille Parsy a figuré sur plusieurs cartes postales. On connaît cinq vues différentes. Située au n° 59 rue du Faubourg de Roubaix, à l'angle de la rue de la Sablière, elle fut jusque dans les années 1920 la seule pharmacie monsoise. La carte, ci-dessous, qui a servi de couverture pour le livre « Du village à la ville » montre le pharmacien, sur son pas-de-porte, entouré de sa famille. Sur la vitre de la porte d'entrée, il y avait un palmier en verre gravé. Sur les vitrines figuraient les inscriptions en relief : *Vichy Célestins* (côté rue de la Sablière) et *Pharmacien de la Compagnie des Chemins de Fer du Nord* (façade rue de Roubaix).



Cette pharmacie fut remplacée par les établissements Van Nieuwenhuyse, célèbre maison monsoise de charpente et menuiserie qui y installera son magasin. Actuellement c'est une société d'assurance, filiale du groupe Aviva, qui occupe les lieux.

De la rue Saint Martin à la rue Parmentier (1)

Les 4 petites maisons à l'angle de la rue Montesquieu

Ces maisons étaient plus que modestes, sans confort, et l'on peut se demander de nos jours, comment des générations de familles y ont vécu. Les commodités qui nous sont coutumières, et comme allant de soi, telles le chauffage central, le cabinet de toilette, étaient bien entendu exclues. De plus, il n'y avait pas l'eau courante, juste une pompe à l'extérieur, commune aux quatre familles locataires. Il fallait sortir par tous les temps pour aller chercher l'eau au puits. Les WC étaient à l'extérieur, d'où la nécessité d'utiliser des seaux hygiéniques.

En outre, l'espace était particulièrement exigü. Il y avait au rez-de-chaussée deux petites pièces, tout au plus 20 m², avec entrée directe, et deux pièces identiques à l'étage. La plus belle d'entre elles, celle de la salle à manger dirions-nous, donnait sur la rue Parmentier. C'est de celle-ci que partait l'escalier qui menait aux chambres. L'autre, que nous pourrions appeler la cuisine, était située à l'arrière de la maison. Ces quatre habitations étaient desservies, devant comme derrière, par un petit trottoir. Derrière, dans le prolongement des maisons, se trouvait une accumulation de petits baraquements où s'entassaient les outils, le bric-à-brac nécessaire à chacun, ainsi que des enclos pour les animaux de la basse-cour. Suivaient ensuite d'immenses jardins potagers qui longeaient la rue Montesquieu. Plusieurs générations ont vécu dans une même maison. Ainsi, on peut en retrouver la trace, notamment pour deux familles, à l'aide de divers dénombrements de population et d'actes d'état civil, dans cette rue qui s'appelait alors la rue St Martin.

1) - Dans la maison qui faisait l'angle avec la rue Montesquieu

D'abord Pierre Grymonpon, né à Ledeghem près de Menin, et son épouse Fidéline Boussebart, originaire de Croix, lesquels étaient tous deux ouvriers teinturiers. Trois de leurs quatre enfants y sont nés : Théodule en 1860, Fidéline en 1865 et Clara en 1866. Théodule fit sa vie à Flers, tandis que les deux filles se marièrent à Mons-en-Barœul, Fidéline avec Jules Regolle, et Clara avec Alfred Blondel. Les quatre premiers enfants de Fidéline virent le jour dans cette maison, deux d'entre eux y décédèrent en bas âge, et Clara y mit au monde son dernier enfant. Eugène et Marie Regolle, ainsi que Marie Blondel, furent élevés pendant plusieurs années par leurs grands-parents Grymonpon. Enfin, le couple Eugène Regolle et Marie Desmet, qui a donné naissance, en 1907, à Eugène Regolle fils. Cela représente *quatre* générations d'une même famille.

2) - Dans la seconde maison, vécut la famille Morlighem

Auguste Morlighem né à Roubaix, (d'un père né à Taintignies en Belgique) et sa femme Virginie Thery, originaire d'Avelin, eurent onze enfants, tous nés à Mons-en-Barœul. Au moins quatre d'entre eux décédèrent jeunes ou en bas âge. Les deux familles, Morlighem et Grymonpon, étaient voisines dès 1867, date de naissance de Louis Morlighem, l'aîné des enfants. Il n'est donc pas étonnant de noter que Camille Morlighem était marraine d'un enfant de Clara : Henri Blondel, et que lors du mariage d'Eugène Regolle et Marie Desmet en 1907, Jean Morlighem était l'un des témoins.

La photographie ci-contre date approximativement de 1909. Y sont représentés : Auguste Morlighem, l'ancien avec sa grande barbe et ses sabots, qui avait été contremaître ajusteur, et probablement sa femme, à gauche sur la photo, Louis Blondel, le jeune homme avec la bêche, fils de Clara nommée ci-dessus, Marie Desmet avec son jeune enfant, Eugène Regolle, et peut-être Fidéline Boussebart, la dame la plus âgée (décédée en 1912).



On peut imaginer un photographe ambulant, proposant ses services, à ces quelques personnages surpris dans leurs travaux quotidiens, n'ayant même pas le temps de mettre leurs plus beaux atours. Pourtant, il semble bien que l'une des femmes ait eu le temps de passer un tablier propre, puisqu'on en voit encore les plis du repassage. De même pour l'enfant, que sa mère a tenu à vêtir de ses habits du dimanche, en fille, comme cela se faisait autrefois.

Ce que l'on peut dire, grâce à un recensement de population de 1886, c'est que M. et Mme Auguste Morlighem habitaient la rue St Martin, avec leurs 10 enfants, échelonnés de 18 ans à 1 mois, et que M. et Mme Pierre Grymonpon (devenu Grimonpont au fil du temps), habitaient la maison voisine avec deux enfants et deux petits enfants. En 1896, pour la famille Morlighem, il n'y avait plus « que » 9 personnes vivant sous le même toit, alors que pour la famille Grymonpon, le nombre était passé de 5 à 9, par rapport au dénombrement précédent.

Autre sujet d'intérêt, le chef de famille, l'épouse, les enfants et les petits-enfants, étaient tous de nationalité belge, alors que leur origine belge remontait à la troisième génération, et ceci pour ces deux familles. Une des filles Morlighem, Virginie, née en 1885 à Mons-en-Barœul, mariée à Lucien Dewitte, continua à habiter la maison familiale. Qui n'a pas connu « Nini » dans le quartier ? C'était un peu la gardienne de la pompe, car, comme on peut se l'imaginer, pour les enfants, c'était un jeu d'actionner le bras de la pompe pour faire couler l'eau. Nini alertée par le bruit, faisait le gendarme... Son mari, Monsieur Lucien, travaillait à la brasserie de Mons-en-Barœul. Il jouait du piston et avait pour passe-temps la reliure. Il était très habile, il confectionnait des sous-mains et de jolies cartes décoratives ornements de motifs découpés. Ils eurent deux garçons, Gaston et Lucien. Trois générations Morlighem vécurent donc dans la même maison.

Introduisons ici en complément, une petite parenthèse pour une descendante de cette famille Morlighem : Angèle Morlighem, décédée il y a une dizaine d'années, était une figure bien particulière de Mons. Elle devait être née vers 1920, célibataire, d'un aspect farouche, elle arpentait les rues à grandes enjambées, portant des vêtements grossiers, et avait toujours un grand sac de toile. Elle semblait être plutôt une clocharde, ce qu'elle n'était pas. Elle habitait rue Pasteur. Elle était la fille de Léon Morlighem, petite-fille d'Auguste cité ci-dessus, donc la nièce de Nini. Un descendant actuel de cette famille, Alain Morlighem, relate un témoignage de son père, et montre à quel point le cadre de vie, juste avant la dernière guerre, était rudimentaire pour certains. Les parents d'Angèle étaient maraîchers au 16 rue du Quesnelet, rue perpendiculaire à la rue Parmentier.

« J'ai eu l'occasion de pouvoir discuter avec mon père à propos de ses oncles et tantes de Mons-en-Barœul. La dernière fois qu'il a vu Nini, c'était dans les années 60, à l'occasion de l'enterrement de mon grand père. Comme cela se faisait souvent jadis, une de mes tantes est restée habiter chez mes grands parents avec son mari. Un jour Angèle est venue taper à la fenêtre de chez ma tante Jacqueline et lui a dit : « mon onc Léon est mort ». Puis elle est partie. Mon père se souvient qu'à l'époque où Léon était maraîcher, la maison qu'ils habitaient n'était pas très propre, que sa tante Zoé essayait les verres avec son tablier. À l'étage, ils élevaient des pigeons, le plancher était recouvert d'une bonne épaisseur de fientes. Dans la chambre d'Angèle située au rez-de-chaussée, des poules se promenaient ! Il n'y avait pas à l'époque d'engins mécanisés et les travaux dans les champs et les couches se faisaient à la main. Mon père m'avait dit aussi qu'Angèle était très solide et endurante, qu'il avait eu l'occasion de la voir tirer une charrue et que Léon était derrière pour guider ce curieux attelage. Plus tard, ils ont cédé l'exploitation et ont repris une maison de maître, entourée d'un grand terrain, planté d'arbres fruitiers. Léon s'occupait des arbres. Zoé, qui avait le dos plié en deux par toute une vie de dur labeur, continuait de travailler chez d'autres maraîchers. D'après mon père, ils étaient très près de leurs sous. À la mort d'Angèle, ce sont les compagnons d'Emmaüs qui ont hérité des biens. Il a appris cela de sa sœur ».

ASSOCIATION HISTORIQUE DE MONS-EN-BARŒUL – JANVIER ET AVRIL 2007
TEXTE ET PHOTOS D'ANNIE DELATTE-REGOLLE

Madame Annie Delatte-Regolle appartient à une famille monsoise depuis cinq générations. La suite de cette chronique : « Les familles Morlighem et Grymonpon, des années 1867 à 1970 environ » paraîtra dans le numéro 20 d'Histo-Mons, en avril 2007.